

Professeure d'éthique à la Faculté de théologie de l'Unige, Sarah Stewart-Kroeker propose une relecture de la foi chrétienne en la Résurrection liée aux enjeux écologiques actuels. Entretien

La promesse de Pâques pour la Création

ANNE-SYLVIE SPRENGER,
PROTESTINFO

Ecologie ► A l'heure de la dévastation environnementale et alors que de nombreux scientifiques alertent sur la disparition de dizaines de milliers d'espèces, un nouveau courant de pensée invite à revisiter le récit pascal dans une «perspective écologique». Une lecture à laquelle nous invite Sarah Stewart-Kroeker, professeure d'éthique à la Faculté de théologie de l'université de Genève, dans l'ouvrage collectif *Scandale ou salut?*, publié ce printemps aux éditions Labor et Fides. En plein milieu de ce que d'aucuns nomment déjà la sixième extinction de masse, l'éthicienne postule ainsi que le Christ se serait non seulement sacrifié pour l'humanité mais pour la Création tout entière. Interview.

La mort et la résurrection du Christ seraient aujourd'hui à relire dans une perspective écologique. Qu'entendez-vous par là?

Selon un nouvel axe de réflexion nommé «l'incarnation profonde», l'incarnation de Jésus ne concerne pas seulement les humains. A sa naissance, le Verbe se fait chair. Le Christ ne rejoint donc pas seulement l'humanité, mais la matérialité de manière large. Par ailleurs, nous savons que tous les corps humains sont également impliqués dans le réseau interdépendant de l'univers, la création tout entière étant inextricablement liée par ses complexes liens écologiques, planétaires, cosmiques.



L'Église romane du XI^e siècle immergée dans le réservoir de Vilanova de Sau en Espagne, visible en surface durant la sécheresse de l'été 2022. KEYSTONE

A quelle compréhension de Pâques cette lecture nous invite-t-elle?

A considérer que lorsque le Christ souffre et meurt sur la croix, il sauve la vulnérabilité et la souffrance humaines d'une part, mais également les «blessures» de la Création. Cette conception nous invite aussi à reconnaître la profonde interdépendance de nos réalités créées. La mort de Jésus nous confronte ainsi non seulement aux violences faites aux humains mais également à celles commises à

l'endroit de la création. Les dégâts écologiques sont d'ailleurs le résultat des premières comme des secondes.

Quand sont apparues les prémisses de cette nouvelle interprétation?

D'une certaine manière, elles sont là depuis toujours: les images d'une création souffrante mais aussi d'une création nouvelle à la fin des temps, guérie et restaurée, sont présentes dans les textes bibliques. Dans son Epître aux Romains, l'apôtre

Paul décrit, par exemple, la Création tout entière comme gémissant en attendant sa rédemption. La Création y apparaît donc déjà comme cosouffrante avec les humains.

Personnellement, en quoi ce concept vous semble-t-il pertinent?

Nous sommes aujourd'hui confrontés à la mort d'espèces, d'écosystèmes, de vies humaines et non-humaines à une échelle sans précédent depuis la dernière extinction. Or

la longue tradition théologique dans laquelle nous nous situons a toujours cherché à penser la mort du Christ non seulement comme un acte en soi, mais dans ses conséquences, dans

sa portée de sens analogique – soit comment on peut en saisir le sens deux mille ans plus tard. Si les textes bibliques au cœur de la foi chrétienne ont encore un sens pour nous aujourd'hui, il me semble important d'explorer cette perspective écologique.

Quel retentissement cette interprétation connaît-elle? Est-elle reconnue ou reste-t-elle encore confidentielle?

Cette interprétation est bien connue – et de plus en plus – dans le monde de la théologie anglophone. Ce n'est bien sûr pas sans débat, comme pour tout thème théologique!

Justement, lire la mort et la résurrection du Christ dans une perspective écologique, n'est-ce pas dénaturer le message du salut rapporté par les textes bibliques?

Seulement si on pense qu'il n'y a, derrière ces textes, qu'un sens fixe et défini une fois pour toutes. Dans ce cas, la Bible ne serait plus qu'un artefact et non plus un texte qui s'ouvre aux lecteurs et lectrices qui y cherchent une résonance parlante, une source de réflexion constructive – un texte dont le sens reste encore et toujours ouvert au renouveau. I

DES MENUS DE PÂQUES CONSTERNANTS

Les fêtes de Pâques font nettement augmenter la consommation de poisson, d'œufs et de viande d'agneau en Suisse. «Les détaillants s'en réjouissent sans doute, mais pas la nature, dénonce la WWF Suisse. Car les effets de nos menus de Pâques traditionnels sur l'environnement sont consternants». A Pâques, selon l'ONG, les émissions de CO₂ provoquées par l'importation de viande d'agneau augmentent notablement, la consommation explosant de 50 à 85% en comparaison annuelle. Un sixième de cette viande arrive en Suisse par avion depuis la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Et la consommation de poisson atteint un sommet: pour «produire» 100 g de filet de saumon, il faut en guise de nourriture environ 175 g de poissons capturés dans la nature tels que harengs, anchois et sardines, ainsi que 95 g de soja. Selon Mariella Meyer, experte en alimentation au WWF Suisse, «comme souvent, la quantité fait la différence. On peut soigner la tradition de la course aux œufs, mais en se contentant d'un seul œuf par personne le dimanche de Pâques. Une consommation supportable pour la planète serait de deux œufs environ par semaine et par personne.» Et il existe d'autres options, plus durables, observe Isabel Jimenez, experte en produits de la mer au WWF Suisse. «Le bilan écologique des substituts végétaux est meilleur que celui du poisson conventionnel. Il est temps de rompre avec nos habitudes si nous voulons changer la situation.» DOMINIQUE HARTMANN

Se «déloger» de l'anthropomorphisme

Pour Marie Cénec, coordinatrice de la Transition écologique et sociale de l'Eglise évangélique réformée vaudoise (EERV), «tisser des liens entre théologie et écologie est essentiel. La théologie aide à penser la situation inédite que nous vivons, à donner du sens à nos actions, à creuser la question de la dimension spirituelle de la transition. La théologie me semble cruciale pour se saisir de ces questions. Cette interprétation d'une 'incarnation profonde' est très intéressante, car elle nous déloge de notre anthropocentrisme.

Pour ma part, l'événement pascal englobe le tout de la Création. Il y a là un débordement de sens et d'espérance qui va au-delà de l'espèce humaine. La théologie s'enrichit des contextes dans lesquels elle se déploie. Elle est dynamique et se doit de répondre aux enjeux de son temps.»

Responsable du dossier environnement et président de l'Eglise réformée fribourgeoise (EERF) et membre du Conseil de l'Eglise évangélique réformée de Suisse (EERS), Pierre-Philippe Blaser relève qu'en «dévoilant une continuité entre la

tragédie de Vendredi saint et l'extinction de masse ou la dérive climatique, cette interprétation ouvre une nouvelle voie pour la pensée chrétienne. C'est stimulant.» Souvent traitée comme une question éthique, «l'écologie prend ici place au cœur du symbole chrétien. Ces propositions poussent à relire spirituellement les misères de la nature, mais aussi l'œuvre du Christ sous un angle concret. Scruter la beauté, celle de l'amour, jusques et y compris dans les souffrances de la nature, voilà qui est pertinent.» ASR

Le défi d'éduquer ensemble enfants catholiques et protestants

Irlande du Nord ► «Il y a de la place pour apprendre ensemble en s'amusant», chantent les bambins dans l'une des rares écoles maternelles à accueillir enfants protestants et catholiques en Irlande du Nord, avec le projet de créer un pont entre les deux communautés.

Il y a vingt-cinq ans, l'accord du Vendredi Saint mettait fin à trois décennies de violences communautaires ayant fait 3500 morts en Irlande du Nord. Il mettait l'accent sur l'importance d'une «culture de la tolérance à tous les niveaux de la société», qui devait passer par la mixité dans l'enseignement. Mais beaucoup de protestants et catholiques continuent de vivre séparément, dès leur plus jeune

âge. Pendant l'année scolaire 2022/23, seulement 27 000 élèves sur un total d'environ 356 000, soit moins de 8%, étudient dans des écoles «intégrées» ou mixtes, mélangeant les deux communautés. La maternelle Bangor Integrated Nursery School est l'un de ces rares établissements.

En 2019, «nous avons organisé un vote parmi les parents» et «97% ont dit qu'ils soutiendraient la transformation», raconte à l'AFP la directrice de cette maternelle, Pamela Algie. L'école, qui était majoritairement protestante, a obtenu son nouveau statut après un long examen par le Ministère de l'éducation. Désormais, chaque classe doit compter 40% d'enfants catholiques, 40% de protes-

tants et 20% d'enfants d'autres origines, explique Pamela Algie.

La première école mixte a ouvert en 1981, en pleine période des *Troubles*. Il a fallu attendre 2022 pour que le parlement d'Irlande du Nord adopte une législation encourageant davantage d'écoles publiques – dont les élèves sont majoritairement protestants – et d'écoles sous contrats – principalement catholiques – à s'engager sur la voie de la mixité. Les deux acceptent les élèves d'autres communautés, mais en réalité, rares sont ceux qui franchissent le pas. De plus, les programmes dans ces écoles ne se penchent pas réellement sur la question de la différence. Alors

qu'à Bangor Integrated, «nous parlons de diversité, d'égalité, de respect et d'inclusion», explique Pamela Algie. «Et nous n'hésitons pas à aborder des sujets difficiles, comme les questions raciales et la religion», ajoute-t-elle, même si ses élèves ont seulement entre trois et quatre ans. Dans les écoles qui ne sont pas mixtes, «tout tourne autour des études, des bonnes notes, mais rien n'est fait pour préparer les élèves au monde extérieur, pour leur enseigner l'histoire de l'Irlande du Nord», déplore Lorraine Clayton, qui a travaillé dans ce système avant d'enseigner au Priory Integrated College à Hollywood.

Pour permettre à un plus grand nombre d'élèves d'interagir, l'éducation

partagée a été créée en 2007. Dans ce système, deux ou trois écoles s'associent et permettent de passer de l'une à l'autre, par exemple si l'une propose une langue ou un sport que l'autre n'a pas.

En 2018, cela concernait environ 60 000 élèves, mais le gouvernement veut atteindre 80% des écoles dans les prochaines années, ajoute Danielle Blaylock de la Queen's University à Belfast. A la différence du système mixte, «l'éducation partagée permet aux écoles et aux élèves de garder leur identité quand ils interagissent», souligne l'experte. Selon elle, privilégier cette voie permettrait de toucher plus de familles, en particulier celles réticentes à la mixité. ANNA CUENCA/AFP